

Terminale HLP

Littérature

Récit d'appropriation sur

La solitude

prenant appui sur le texte extrait de *Vendredi ou les Limbes du Pacifique* de Michel Tournier (dont les élèves doivent intégrer une phrase dans leur écrit), tandis que son personnage Robinson fait l'expérience de l'absence de l'autre après le naufrage de son navire ;

et s'essayant à analyser le sentiment de solitude comme le fait Marcel Proust dans l'extrait des réminiscences à l'Hôtel de Balbec, tiré de *Sodome et Gomorrhe*.

Enseignant : Christophe BORRAS

Année scolaire 2021-2022

Je ressentais la solitude jusqu'au plus profond de moi.

Pour moi, la solitude est le sentiment que l'on ressent, qui nous habite, lorsque nous ne sommes plus en présence des êtres ou des choses que l'on chérit le plus au monde. La solitude ne se mesure pas, ne se contrôle pas : elle est là, s'installant dans nos pensées, notre âme et notre cœur. « Le rempart le plus sûr, c'est notre frère, notre voisin, notre ami ou notre ennemi, mais quelqu'un, grands dieux, quelqu'un ! » La douleur de la solitude, aussi bien physique que psychique est venue interrompre le cours paisible de mon existence lors du départ inattendu et brutal de ma mère pour se rendre à l'hôpital avec mon frère, il y a de longues années.

Je me souviens encore de cette scène comme si elle s'était produite hier.

Fréquemment, des souvenirs communs sont plus marqués chez certaines personnes que d'autres. D'ordinaire cette différence de remémoration du souvenir s'est effectuée grâce aux émotions ressenties à ce moment-là. Chacun de nous a une perception bien différente des choses.

J'étais là, prostrée devant la fenêtre ouverte de ma chambre, regardant les deux portières avant de la voiture se refermer. Ce claquement sourd avait frappé mon cœur, le serrant de plus en plus fort, jusqu'à faire trembler tout mon corps. Ensuite, le démarrage de la voiture, le crissement des pneus sur le gravier, la pluie qui ruisselait sur la carrosserie — tout cela me semblait irréel.

Souvent dans ces moments-là, nous nous focalisons sur un acte, une chose précise. Mais, dans ce cas-là, c'est un bruit qui est venu absorber mes pensées.

Puis je sentis l'humidité se déposer sur mes joues, tout en gardant le silence. Quelques secondes plus tard, dans un élan de lucidité, je me laissai glisser sur le sol de ma chambre, et restai assise devant mon miroir. Cette action s'était produite sans que je ne sollicite consciemment aucune partie de mon corps. Mes pensées auparavant si remplies étaient vides. Plus rien ne se passait, ni ne se bousculait en moi. Les pensées qui tantôt m'avaient habitée n'existaient plus. Elles avaient tout simplement disparu ; ou bien s'étaient-elles perdues en moi ? Toujours immobile devant mon miroir, je ne regardais que le pâle reflet de mes pieds. Il m'était impossible de lever la tête pour affronter mon regard, affronter la réalité. J'étais simplement figée, laissant les larmes ruisseler sur mes joues. Je n'avais plus aucun contrôle sur moi, ma pensée ne répondait plus, mon corps non plus. J'étais perdue, comme si quelqu'un avait pris possession de mon corps et pouvait tout contrôler, tout sauf mes larmes.

Ce qui est assez paradoxal c'est que malgré la solitude ressentie, je n'avais plus l'impression de m'appartenir, comme si une autre personne était là, comme si la solitude avait pris une forme humaine...

Le temps était infini... Peu à peu, après cette période de vide intense, mes pensées revenaient lentement, comblant ainsi cette étendue blanche et sans fin qui ne me permettait pas la maîtrise de mon être. Mon corps s'est alors redressé, m'autorisant enfin à faire face à mon image. Elle était bien là, du moins son reflet, pour moi qui me sentais si vide de l'intérieur. J'avais l'impression que ma peau ne revêtait plus mes muscles, mes os, mes organes, comme si je me décomposais en un état vaporeux, n'ayant plus ni nom, ni identité, ni fonction. Tout allait simplement se disperser et personne ne le retrouverait, personne ne s'en soucierait... Lorsque mon regard croisa de nouveau mon reflet sur le miroir, la notion du temps que je croyais infinie n'existait même plus. J'étais là, me regardant, me trouvant encore plus pathétique et minable que je ne l'avais jamais été. Je ne m'aimais pas.

Moi, qui pourtant avais tant d'empathie pour les autres, il m'était, à cet instant, impossible d'éprouver la moindre compassion pour ce visage si miteux, si dévasté, qui ne reflétait que l'intérieur de mon âme. Sur un accès de colère, je me souviens avoir fait un geste : ce n'étaient plus mes larmes qui étaient en contact avec mes joues, mais ma main : encore une fonction inconsciente, mais dans le fond, voulue et même désirée, qui m'a permis de reprendre mes esprits. Le temps avait repris son cours, les bruits parasites se manifestaient et j'étais redevenue moi-même. C'est en croisant une seconde fois mon regard avec mon image sur le miroir, que j'ai réalisé, non pas que mes yeux et mes joues brillaient autant que le feu qui m'avait ravagée, mais qu'elle était partie, me laissant seule. Oui, ma mère m'avait laissée là pour un temps indéterminé, dans cette maison qui n'avait plus l'air aussi protectrice qu'auparavant.

Un mélange de sentiments se mit à traverser mon esprit, et surtout à broyer mon cœur. Je pensais alors que plus rien, ni personne, ne pourrait me consoler. Je ressentais la solitude jusqu'au plus profond de moi.

Coline

Un banc

Assise sur un banc, je les observais. J'admirais leur sourire, les étoiles qui illuminaient leurs yeux remplis de rêves et de vie. Je les entendais me parler avec enthousiasme de leur existence si joyeuse et remplie. Pourtant, je ne les écoutais pas. Une bulle s'était formée autour de moi. Les voix rebondissaient comme un écho sur le mur que j'avais intérieurement créé, délibérément ou non. Mon âme semblait vide, ou presque. Elle n'était emplie de rien d'autre que de cette solitude invasive. Comme « un milieu corrosif qui agissait sur moi, lentement, mais sans relâche et dans un sens purement destructif. »

Tout me semble flou, il ne reste plus que moi, et encore. Ce n'est pas la première fois que je me sens si seule ainsi entourée. Mon identité s'y perd. Est-ce normal ? Sommes-nous toujours censés ressentir ce vide immense ? Qu'ai-je fait pour mériter ça ? Et surtout, est-ce de ma faute ?

Je l'avoue, ce vide fut d'abord remplacé par de la colère, de la jalousie. Il est si simple de rejeter la faute sur les autres, lorsque la seule personne à blâmer est soi-même. Pourtant, je ne pouvais lutter. Être seule, ça ne peut pas être lié qu'à l'extérieur. Puis-je créer ma propre solitude ?

L'être humain est paradoxal, j'ai fini par me rendre à l'évidence : je suis la cause de ma propre souffrance. Ainsi, d'une façon si vive et inattendue, cette haine s'était retournée contre moi. Je coulais sous une vague pleine d'amertume et de culpabilité. J'étouffais autour de ceux qui étaient supposés m'aider à respirer. Je les observais, encore. J'essayais peut-être, tant bien que mal, de capter leur regard dans l'ultime effort de leur faire remarquer ma détresse. Personne ne vit rien. Pour eux, trop absorbés par leur propre monde, ou leur propre bulle, je n'existais plus. Je n'avais d'importance que pour moi-même. Mon égoïsme me frappait. Je n'avais d'yeux que pour moi et ma souffrance. Celle-ci s'amplifiait, au fur et à mesure que je l'analysais. Je prenais de la distance de ce qui, physiquement, était proche de moi pour me rapprocher de qui j'étais vraiment. Ou plutôt, de qui je n'étais pas. Je n'étais pas du genre à faire semblant, ni à oublier les autres pour m'apitoyer sur mon sort. Pourtant, c'est ce que je faisais.

Alors, en prenant conscience de cette sorte d'égoïsme, je sortis de ma torpeur. Je me concentrai à nouveau sur ce qui comptait vraiment : les autres. Qui étaient-ils ? Tenaient-ils réellement à moi ? Je ne le savais plus. Les doutes m'assaillaient violemment : je ne pouvais compter que sur moi-même. Mais qui suis-je ? Encore une question à laquelle je ne pouvais répondre. Je me retrouvai alors seule, pas même entourée de moi-même, face à la tempête intérieure qui sévissait.

J'étais assise, face à des gens qui, en apparence, me connaissaient mieux que personne, mais qui, en réalité, ne savaient rien de moi. Toute mon existence n'avait été qu'illusion, dans le but de devenir – ou simplement de paraître – quelqu'un que je n'étais pas.

Il me paraissait incongru qu'on puisse se sentir seule en étant si bien entourée, mais depuis cet instant, je le comprends. La solitude apparaît lorsqu'on se perd, lorsqu'on ne sait plus qui l'on est ni où on va. Dans le besoin et la détresse, on ressent le manque plus intensément encore que lorsqu'on peut le remplacer par quelque chose d'autre.

L'amour des autres ne suffisait plus à me combler. Il me fallait quelque chose de plus fort. Il me fallait m'aimer, avant toute autre personne. Ainsi, lorsque je ne pourrais plus compter sur personne, quelle qu'en soit la raison, j'aurais au moins la force de m'appuyer sur moi-même.

Alors je sortis enfin de ma bulle, pas moins souffrante mais plus éclairée, et je rendis à ma famille un sourire, comme ceux qu'eux-mêmes m'avaient adressés quelques minutes auparavant.

Anonymisé

La solitude

Durant ces longs mois de profonde tristesse, je n'ai jamais été seule. La solitude m'a toujours accompagnée lors de mes nuits humides de larmes, entrecoupées de cris et d'appels à l'aide.

Non. Assise sur ma poitrine, serrant ma gorge de ses doigts fins, elle m'étouffe et relâche la pression lorsque je cède. C'est une saleté cette solitude, une tâche qui ne partira pas. Elle est vicieuse cette solitude, elle me sépare des gens que j'aime, coupe la corde qui relie la bouée de sauvetage au bateau censé me sauver.

« C'est un milieu corrosif qui agit sur moi lentement, mais sans relâche et dans un sens purement destructif. » Et pourtant, j'ai essayé de me séparer d'elle, de mettre un terme à cette relation toxique ! Mais rien n'y fait ; elle ne me veut que pour elle, seule.

Alors j'ai décidé de l'accepter, de la prendre par la main et de la chérir. Comme un enfant qui pleure, la consoler. Je ne veux plus me battre, elle est trop forte pour moi et gagne à chaque fois pour ensuite mieux m'isoler.

Alors, lorsqu'elle vient à moi, le soir, pour me rappeler à quel point personne ne me comprend, je la laisse s'installer sur moi et m'étouffer. Elle essore les larmes emmagasinées pendant ces quelques heures de bonheur, et vide mon corps. Elle n'est pas timide cette solitude, elle n'hésite pas à venir me voir lorsque je suis entourée de monde.

Elle s'accroche à moi et me rappelle que je ne suis qu'une option parmi tant d'autres, que je ne serai jamais le premier choix pour ces personnes que j'aime tant. La solitude n'apparaît pas lorsque l'on est seul, à proprement parler. Elle apparaît quand on s'y attend le moins. C'est quand on est entouré d'une multitude de personnes que la solitude fait son entrée.

Je ne me suis jamais sentie aussi seule que ces dernières années. Et pourtant, je n'ai jamais été autant entourée de personnes aimantes, prêtes à écouter mes tourments et consoler mes pleurs. Je crois juste que la solitude m'a enlevé la parole lorsqu'il faut me confier.

A la place, elle me donne une autre carte, celle du silence. Je suis devenue muette quant à mes maux, je ne sais plus les exprimer autrement que par le silence.

Et quand la douleur se fait trop puissante, que même les cris et les pleurs ne suffisent plus, la solitude me serre encore plus fort, m'éloigne, me tue et se permet de prendre une part de moi en elle. Elle ne me la rendra plus jamais mais me soulagera le temps d'un instant. C'est comme ça que la solitude efface peu à peu la petite fille pour la transformer en femme plus forte mais moins vivante.

Je crois que cette solitude ne s'en ira jamais, elle est ancrée en moi et m'appartient presque autant que je lui appartiens.

La solitude est moi et je suis seule.

Lou Ann